


# Phénix



**Vaincre l'assuétude et  
prendre son envol**

cahier n° **120-121**

# Phénix

**Vaincre l'assuétude  
et  
prendre son envol**

**Labiso**

**Cahier N° 120-121**

# Agence Alter



Presse & innovations sociales

*trist*  
asbl

Ce travail est conçu de manière à être imprimé en mode « 2 pages sur 1 page ».  
Cela permet d'économiser du papier, et de ressembler ainsi à un vrai livre...

<b>Le projet .....</b>	<b>5</b>
Introduction .....	5
Historique.....	6
<b>Intentions et services .....</b>	<b>7</b>
Un travail en équipe .....	7
Trois phases pour s'en sortir... ..	8
L'accueil, premier contact.....	10
Une foule de services .....	11
Le centre de jour en rééducation fonctionnelle .....	12
Le service insertion .....	14
<b>Dynamique .....</b>	<b>16</b>
Une asbl qui a grandi vite .....	16
Différenciation du public.....	16
<b>Pratiques et vécu .....</b>	<b>18</b>
<b>Prospective .....</b>	<b>20</b>
<b>En savoir plus... ..</b>	<b>21</b>
Contacts .....	21
<b>La lecture de ce Cahier vous donne envie de réagir ? .....</b>	<b>22</b>

**Le laboratoire des innovations sociales et de santé, c'est .....22**

Écrire pour décrire son projet dans l'action sociale et la santé .....22

Éditer dans une collection de livres numériques .....22

Échanger pour s'inspirer, décroisonner, innover .....22

Labiso, cela peut aussi être.....23

## Introduction

Répartie entre deux sièges différents, portée par une équipe nombreuse et proposant un large panel de services basé sur une théorie fournie, l'action de Phénix peut sembler parfois difficile à appréhender. Cependant, une fois passée la phase délicate où il s'agit de trouver ses marques, les choses deviennent plus claires. Se dévoile alors une structure dont l'action, originale, semble primordiale pour une série de personnes tentant de se dépêtrer de la « consommation » comme on l'appelle ici, qu'elle soit de drogues « douces », « dures » ou de l'alcool.

Pour ce faire, Phénix a développé ses propres outils, axés notamment sur une approche communautaire (dynamique de groupe, soutien et témoignage des pairs...) et inspirés des principes de fonctionnement de Trempoline, une asbl fondée en 1985 par des professionnels de l'aide aux toxicomanes et dont le but est de rencontrer les besoins des personnes toxicomanes et de leur entourage. À la grosse différence que, pour ce qui concerne Phénix, on parle bien ici d'ambulatorie et non pas de résidentiel puisque les stagiaires (c'est ainsi que l'on nomme les pensionnaires de Phénix) y séjournent de 9h00 à 17h00 avant de rentrer chez eux. Quoi qu'il en soit, Trempoline semble avoir laissé sa marque au sein de l'équipe puisque environ un quart de celle-ci est composée de travailleurs qui ont un passé de consommation et qui ont pu bénéficier des services de Trempoline à un moment ou l'autre de leur parcours.

Notons également que l'action de la structure à l'encontre des stagiaires se veut globale puisqu'elle travaille sur une approche éducative, psychologique, médicale, judiciaire, sociale, existentielle ou encore de formation professionnelle. « Selon les besoins, nous mettons l'accent sur différentes facettes de la personne, explique Leonardo Di Bari, directeur de Phénix. La solution réside dans la personne. Et ce qu'il faut mettre en place, ce sont des contextes et des méthodes facilitant le changement et la maturation de la personne dans ses différentes dimensions ainsi que le développement de ses ressources pour pouvoir changer. » Une occasion de mettre les valeurs de l'institution (honnêteté, solidarité, amour responsable, entraide, respect et écoute) en pratique.



## Historique

L'histoire de Phénix commence en 1994, période au cours de laquelle deux hôpitaux et services psychiatriques (Saint-Martin à Dave et Saint-Bernard à Manage) émettent le constat que de plus en plus de toxicomanes font appel à la psychiatrie. L'idée leur vient alors de favoriser l'apparition d'une structure capable de répondre à ce nouveau besoin en établissant un partenariat avec l'asbl Trempoline. L'asbl Phénix est officiellement née et l'histoire va alors s'emballer. « En 1995, la coordinatrice de l'époque, Madame Colon, reçoit pour mandat 'd'engager' des bénévoles afin de réfléchir pendant un an à la question suivante : que voulons-nous comme service dans la Namurois ? », nous dit Leonardo Di Bari. Dans ce contexte, des psychologues, des assistants sociaux et un éducateur sont impliqués. « L'éducateur, c'était moi », ajoute Di Bari en souriant.

Notre interlocuteur est en effet présent à Phénix dès le début de l'aventure. Il est d'ailleurs le premier des travailleurs de la structure, avec la coordinatrice, à recevoir un contrat à durée indéterminée. Une structure qui, très vite, se décide à proposer un programme de jour. En 1996, l'asbl est ainsi ouverte deux demi-journées par semaine. « À cette époque, nous n'avions pas de subsides publics, continue Di Bari. Le projet était soutenu à bout de bras par les Œuvres des frères de la charité (la congrégation qui organise Saint-Martin et Saint-Bernard) et Trempoline. » Malheureusement, malgré ce bel enthousiasme, 1997 se profile comme une année noire pour Phénix. Toutes les demandes de subsides sont refusées et le conseil d'administration propose de mettre la clef sous le paillason. Période de crise, durant laquelle la coordinatrice quitte l'asbl. Mais Leonardo Di Bari ne se laisse pas démonter et décide de reprendre Phénix seul, en tant que bénévole, avec le soutien du conseil d'administration.

À compter de ce moment, comme par magie, la structure redémarre. Bien que la fragilité financière de Phénix contraigne le conseil d'administration et plusieurs membres du personnel à travailler avec une succession de contrats précaires et de préavis à titre conservatoire (et ce jusqu'en 2004). Rayon financier, un premier subside arrive en provenance des mesures judiciaires alternatives (MJA), auxquelles viennent bien vite se greffer quelques points ACS bienvenus. Une dynamique positive s'enclenche à nouveau. Cela pousse le conseil d'administration à engager un coordinateur à mi-temps ainsi que deux bénévoles. Leonardo Di Bari, quant à lui, est engagé grâce aux deniers des « mesures judiciaires ». Dès lors, du brouillard qui entourait la situation de Phénix quelques mois auparavant semble tout doucement émerger une explication aux difficultés de subsides. « Phénix a certainement souffert à l'époque, d'une part, d'un manque de prise de conscience à Namur des problèmes liés aux drogues et, d'autre part, d'une étiquette à la fois 'catholique' et 'prohibitionniste' en matière de drogues », explique Leonardo Di Bari.

Cependant, à l'aube de l'an 2000, ce « background » ne semble plus poser problème et Phénix est alors en plein essor ; ce qui n'empêche pas le deuxième coordinateur, M. Palace, de s'en aller en 2001. Une situation qui ne laisse plus le choix à notre interlocuteur qui devient alors coordinateur et se voit bientôt épaulé par Youssef (responsable « maison », de la vie en communauté, encore aujourd'hui) et Laurence, chargée de reprendre le poste de coordinatrice alors que Leonardo Di Bari devient directeur. À cette époque, Phénix prend peu à peu sa forme actuelle, bien aidé en cela par le ministère de l'Intégration sociale et son ministre de l'époque, Johan Vande Lanotte, qui lui « offre » dix équivalents temps-plein. « Nous avons en effet été sollicités par l'asbl gantoise 'De Sleutel' parce que Johan Vande Lanotte avait fait appel à eux pour développer un partenariat avec le CPAS de Gand et qu'il cherchait un projet wallon analogue », ajoute le directeur. Dès ce moment, le CPAS de Namur va collaborer avec Phénix en permettant la mise en place de formations simples à destination des « stagiaires ».

Mais le ministère de l'Intégration sociale n'est pas le seul à manifester de l'intérêt à l'égard de Phénix puisque le ministère de l'Intérieur pourvoit la structure avec deux équivalents temps-plein (ETP), suivi en 2004 par l'Inami qui débloque à l'époque quatre équivalents temps-plein (sept aujourd'hui) permettant notamment l'engagement d'un médecin et d'un psychiatre. La Région wallonne, quant à elle, se manifeste également en 2007 avec un ETP. Notons néanmoins que, comme pour beaucoup de structures actives dans le secteur associatif, les subsides octroyés se révèlent souvent précaires.

Au rayon des infrastructures, Phénix se situe dès 2002 à deux endroits différents : le « service accueil », à Namur, et le « centre de jour en rééducation fonctionnelle » et le « service insertion », situés à Jambes. Ce qui est encore le cas aujourd'hui. À l'heure actuelle, Phénix emploie 19 personnes. Une grosse asbl !

## Intentions et services

Le travail de Phénix est fourni, c'est le moins que l'on puisse dire. Si le « squelette » de son activité paraît somme toute assez simple, chaque étape se voit « agrémentée » d'activités liées ou collatérales qui, quelques fois, ne rendent pas la lisibilité de l'action de la structure des plus évidente. « Ce qui nous complique la tâche à ce niveau réside dans le fait que Phénix se veut être un projet visant l'émancipation de la personne vis-à-vis de ses dépendances et favorise donc le changement par diverses méthodologies qui se basent sur une philosophie sous-tendue par des conceptions qui traversent toute l'approche et toute l'intervention du programme Phénix », explique Leonardo Di Bari

Pour simplifier le travail dans ce contexte, nous détaillerons donc tout d'abord le fonctionnement de l'asbl dans ses grandes lignes pour, à chaque fois, finir par entrer davantage dans le détail et dans les activités que nous qualifierons, à la grosse louche, de « connexes ».

Néanmoins, avant de commencer, il s'agit peut-être d'expliquer le fondement du travail de Phénix. Concrètement, l'asbl s'est donné pour mission d'accueillir, d'écouter et d'accompagner toute personne confrontée à des problèmes liés à une assuétude, que celle-ci y vienne de son plein gré ou bien « contrainte et forcée ». C'est que, on le verra, il y a plusieurs moyens d'entrer à Phénix pour un séjour qui pourra aller de quelques semaines pour certains à des années pour d'autres ; avec parfois de longues périodes d'absence, suivies de retours. En cela, l'action de Phénix semble se calquer sur le parcours, parfois chaotique, de « toxicomanes » à la trajectoire quelques fois imprévisible faite de longues périodes d'abstinence parfois enchaînée, hélas, par des rechutes. Cependant, c'est bien cette « vie sobre », ou abstinence, qui paraît être le but ultime de l'association. Même si une sorte de « pied à l'étrier » est également mis en place d'un point de vue professionnel avec notamment les ateliers et surtout le « service insertion », actif en « centre de jour en rééducation fonctionnelle ».

## Un travail en équipe

Divisée géographiquement, on l'a vu, en deux implantations (service accueil et centre de jour en rééducation fonctionnelle), Phénix est surtout basé sur un travail en trois étapes :

### **Etape 1 : Service accueil (situé à Namur)**

Accueil, écoute, accompagnement

### **Etape 2 : Centre de jour en rééducation fonctionnelle (situé à Jambes)**

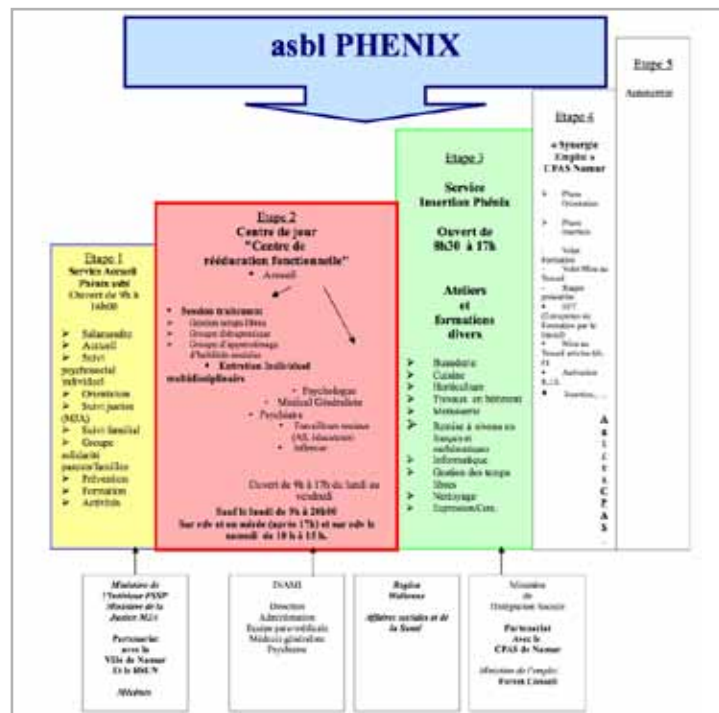
Activités, suivi médical, entretiens individuels, groupes thérapeutiques

### **Etape 3 : Service insertion (situé à Jambes)**

Ateliers, formations



## Les «étapes» chez Phénix



## Trois phases pour s'en sortir

Tout aussi important pour la compréhension de son action, Phénix classe aussi et surtout ses « stagiaires » selon trois phases. Pour comprendre ces phases, il convient notamment de se référer à dix étapes, élaborées par G. De Leon en 1996, qui permettent de « classer » les différentes phases par lesquelles passe une personne lorsqu'elle décide d'en finir avec sa toxicomanie :

**I. Le déni (prétraitement)**

La personne nie sa dépendance au produit. Elle peut admettre consommer régulièrement mais ne reconnaît pas cette consommation comme problématique.

**II. L'ambivalence (prétraitement)**

Dans cette étape, la personne reconnaît que sa consommation est problématique mais n'accepte que peu les conséquences de celle-ci. Pour elle, stopper la consommation n'est pas nécessaire et elle met de par ce fait les avantages de celle-ci en avant en étant convaincu qu'elle peut arrêter quand elle veut.

**III. La motivation extrinsèque (prétraitement)**

On peut parler de motivation extrinsèque lorsque la personne reconnaît les problèmes liés à l'abus de substances mais qu'elle ne les considère pas comme une raison valable pour changer.

**IV. La motivation intrinsèque (prétraitement)**

La personne accepte les problèmes liés à la consommation et présente une motivation propre de changement.

### **V. Prête pour le changement (prétraitement)**

La personne est prête pour le changement lorsqu'elle considère ses problèmes de drogue comme graves et prioritaires. Elle tente sérieusement d'arrêter sa consommation. Même si cela ne signifie pas qu'un traitement est initié. Celui-ci étant considéré comme irréalisable.

### **VI. Prêt pour le traitement (prétraitement)**

Généralement, la personne ne fréquente pas encore un centre résidentiel spécialisé en assuétude mais plutôt des centres ambulatoires.

### **VII. Le sevrage (traitement)**

La personne rompt avec le monde de la consommation et fait face aux changements. Elle présente de fortes variations d'humeur et supporte difficilement les situations dites « inconfortables ». La « reconsommation » est, à ce stade, considérée comme une caractéristique de l'acquisition de l'abstinence plutôt que comme une rechute.

### **VIII. L'expérience d'abstinence (traitement)**

À cette étape, la personne connaît les situations, les circonstances, les états affectifs et cognitifs qui l'ont menée à la consommation et elle doit y faire face.

### **IX. Continuation (traitement)**

Les drogues ne sont plus considérées comme une solution pour affronter les problèmes mais comme un moyen inefficace ne conduisant qu'à des expériences négatives.

### **X. L'intégration d'une nouvelle identité (traitement)**

Ceci constitue l'étape postérieure au traitement. La personne accepte la non-consommation et utilise les bénéfices du traitement afin de se reconstruire une vie sociale.

D'après Leonardo Di Bari et la théorie de Phénix, on peut décréter qu'une personne se trouvant en étape I et II est en phase I à Phénix, une phase principalement dédiée au clinique. Une fois passée l'étape II, le stagiaire se trouve en phase II, où il est censé prendre part aux ateliers, aux entretiens individuels, aux groupes thérapeutiques et puis en phase III, symbolisée principalement par le service insertion et les formations.

Néanmoins, on le verra, la « lisibilité » du travail de la structure, pour l'extérieur, n'est pas toujours facile. À Phénix, personnes en phase I, II et III se mélangent bien souvent. Ainsi, les phases I participent aux ateliers en même temps que les phases II ou III, impliquées dans le service insertion. Certains travailleurs regretteront d'ailleurs, lors de nos entretiens, ce manque de « délimitation » entre les publics en phases diverses. Une situation que Leonardo Di Bari justifie, « Se mélanger est justement ce qui différencie fondamentalement les stagiaires en fonction de la phase d'évolution dans leur parcours. Aider l'autre à s'aider soi-même et à prendre en main son processus de changement est au cœur de notre

travail. La possibilité donnée aux personnes de s'exprimer, de se connaître et d'apprendre des choses sur elles-mêmes au travers de l'écoute, de l'empathie, de la confrontation et du miroir que leur offrent les autres et qui leur permettent de décider des changements possibles. La stratégie du groupe d'auto-aide est une caractéristique de Phénix. Dans ce contexte, il est inenvisageable de pouvoir créer systématiquement des ateliers spécifiques pour chaque phase. »

PHASE 1	PHASE 2	PHASE 3
<p>« Je découvre »</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Je remplis les conditions d'admission</li> <li>• Je ne consomme pas durant la journée (8h30' à 17h)</li> <li>• J'essaie de respecter les horaires, d'être ponctuel(e)</li> <li>• Je participe aux ateliers et formations que j'ai commencés dans leur intégralité</li> <li>• Je travaille ma fragilité par rapport à ma consommation hors cadre</li> <li>• J'essaie d'utiliser tous les « outils » mis à ma disposition par le Service Insertion Phénix (boîte à suggestions, participation active aux groupes, aux réunions du soir, ...)</li> <li>• J'essaie de respecter ma convention et le règlement d'ordre intérieur du Service Insertion Phénix. J'essaie de gérer sans émotions</li> <li>• Je prévient l'équipe de toute difficulté et en cas d'absence (+ remise de tout justificatif dans les 3 jours)</li> </ul>	<p>« Je réfléchis » à mon projet social et professionnel » et ...</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Je respecte scrupuleusement ma convention, le règlement d'ordre intérieur, les horaires et effectue mes démarches dans les temps (y compris tout justificatif à remettre dans les délais) (J'essaie de venir toute la semaine)</li> <li>• J'utilise tous les outils mis à ma disposition par le Service Insertion Phénix et essaie d'en proposer d'autres</li> <li>• Je gère mes émotions et y mets des mots (je ne prends pas la parole)</li> <li>• Je mets en place des projets pour gérer mes temps libres hors du centre et donc aussi ma consommation</li> <li>• J'assume les responsabilités qui me sont confiées</li> <li>• Je réfléchis à un projet social et professionnel</li> </ul>	<p>« Je construis mon projet social et professionnel »</p> <p>« Je remplis les critères de la phase 2 et ... »</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Je suis mon programme hebdomadaire d'insertion dans son intégralité</li> <li>• Je détermine mon projet social et professionnel et mets tout en œuvre pour trouver soit une formation qualifiante, soit décrocher un contrat de travail (Je rédige mon CV, une lettre d'accompagnement type à annexer à une candidature spontanée, j'effectue une liste des employeurs potentiels où j'adresse ma candidature spontanée, ...)</li> <li>• Je suis un « moteur » auprès des autres stagiaires</li> <li>• Je respecte par moi-même les consignes d'ordre organisationnel et y initie les autres stagiaires</li> <li>• Je propose de nouveaux outils, prends des initiatives et remplace progressivement l'aide qui m'est apportée ici par une aide extérieure...</li> <li>• Je respecte mes rendez-vous à l'extérieur du centre</li> </ul>

### Les phases

## L'accueil, premier contact



Le siège du service accueil de Phénix, à Namur

Situé à Namur, ouvert et accessible du lundi au vendredi de 9h00 à 17h00 et première étape du parcours à Phénix, le service accueil n'est cependant pas un passage obligé. En effet, la théorie voudrait que le service accueil soit la « porte d'entrée » à Phénix, sorte de lieu de premier contact avant une réorientation vers le centre de jour en rééducation fonctionnelle de Jambes. Néanmoins, les choses ne se passent pas toujours comme cela. Il n'est en effet pas rare que les stagiaires se présentent directement à Jambes, sans jamais passer par Namur. A contrario, certaines personnes semblent trouver ce qu'elles cherchent au service accueil et ne franchiront jamais les portes du centre de jour.

« Les gens prennent contact avec nous de différentes manières, nous dit Didier, psychologue en poste au service accueil. Ils peuvent se présenter physiquement, téléphoner, nous contacter par Internet ou par l'intermédiaire d'un tiers, nous dit-il. Lors d'un premier entretien, nous écoutons alors les difficultés de la personne. » Sorte d'« entonnoir » permettant de concentrer des individus de provenances diverses, le service accueil offre en premier lieu quelque chose de très simple : un accueil, comme son nom l'indique, un peu de réconfort, de chaleur. Les toxicomanes y viennent parce qu'ils savent qu'ils y trouveront un lieu pacifié et calme. Même si, souvent, ils y ramènent eux-mêmes les problèmes de « l'extérieur ». « Il arrive régulièrement que des personnes se présentent en état de consommation, note Didier. Dans ce cas, nous leur proposons, sans pour cela leur refuser une première écoute, de se poser dans un premier temps dans une pièce séparée du salon afin qu'elles ne soient pas en contact avec d'autres clients qui ne sont pas sous l'effet du produit. » Il convient, dès le début, de mettre un cadre.

« Par cette procédure, précise Leonardo Di Bari, nous accompagnons la personne dans le rôle d'un compagnon de route et non dans la peau d'un expert qui impose le changement. Notre rapport avec le client est un rapport de personne à personne et nous développons des attitudes telles que l'accessibilité, la spontanéité, l'attention et l'intérêt pour autrui et ce même si la personne est sous consommation. Mais attention, ceci s'effectue sans mettre en danger les autres clients, il y a des limites et un cadre. La fermeté et la tendresse sont un binôme essentiel des interventions éducatives « intelligentes ». Il ne faut pas travailler en ayant la punition comme base mais plutôt agir afin d'établir des contextes permettant l'apprentissage et la réflexion en vue du changement. »

Cette mise en place de limites constitue en effet une des premières étapes du travail de Phénix. Déstructurées, complètement habitées par le « produit », les personnes toxicomanes ne semblent plus qu'à l'écoute d'elle-même et de leur dépendance. Leur faire comprendre qu'il existe des bornes à ne pas dépasser est donc un travail primordial. « C'est une démarche qui peut contraindre certaines personnes, note Didier. Ce qui est compliqué, c'est réorienter les personnes vers un objectif, vers la réalité. Il faut qu'elles y croient. Et il y a beaucoup de déception, un sentiment qui fait justement que, à l'origine, ces gens consomment de la drogue. C'est quelque chose qui n'est pas toujours évident à faire passer ! Mais c'est aussi une étape très importante car elle permet de faire sentir comment Phénix et le centre de jour en rééducation fonctionnelle fonctionnent. En effet, si les personnes se trouvant au service accueil peuvent participer à certaines activités en centre de jour, il n'est pas toujours évident pour elles de se comporter en se respectant et en respectant les autres. »

Si cette « mise au parfum » compte tant, c'est que d'après Didier de 80 à 90% des individus se présentant au service accueil sont ensuite réorientés vers le centre de jour, même si Phénix ne répond pas à toutes les demandes. Néanmoins, le rôle du service accueil ne s'arrête pas qu'à cela.

## Une foule de services

Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction de cet ouvrage, chaque service de Phénix semble avoir développé des fonctions connexes multiples et variées. Parmi les plus importantes du service accueil, on notera ainsi le service d'encadrement des mesures judiciaires alternatives (MJA). Rappelons que ces mesures peuvent être prononcées pour tous faits relevant de la compétence du tribunal de police ou du tribunal correctionnel. Dans ce cadre des personnes sont régulièrement envoyées chez Phénix.

« Les personnes envoyées à Phénix dans ce contexte sont d'abord reçues en entretien chez nous. Elles sont ensuite

envoyées au centre de jour où elles assistent en général aux groupes de parole du lundi et ont un entretien tous les quinze jours, explique Didier. » Autres « fonctions » du service accueil, le service famille dont le but est d'accompagner les parents ou l'entourage de personnes toxicomanes ou encore l'axe prévention/sensibilisation qui a pour objectif d'organiser des conférences débats (accompagnées de témoignages des éducateurs de Phénix) dans les écoles avec des jeunes.

Enfin, le projet Salamandre, a été créé en 2008 au sein du service accueil, et non des moindres. Mené dans le cadre du Relais social urbain namurois, le projet Salamandre a en effet pour objectif d'aller à la rencontre de personnes dites précarisées connaissant un problème de dépendance à l'intérieur d'une institution ou se trouvant dans certains quartiers de Namur. Conséquence de ce « démarchage » de nouveaux candidats, le nombre de personnes reçues au service accueil a augmenté « de manière exponentielle », d'après Didier. « Avant, nous accueillions de trois à six personnes par jour, affirme-t-il. Maintenant, il n'est pas rare que nous voyions passer 25 personnes la journée. »

Devant ce nouvel afflux, Phénix et son service accueil se trouvent apparemment quelques fois en difficulté. Le manque de personnel, entre autres, semble poser problème et a généré un effet « yoyo » dans la localisation du service, comme le déplore Didier. « Sur les six dernières années, le service accueil, par manque de moyens, a été déplacé à Jambes deux fois et s'est trouvé conjointement à Jambes et Namur aussi durant deux périodes, au rythme des départs, des maladies ou des restrictions de subsides. » Ces déménagements successifs, pour un public et un milieu qui fonctionnent beaucoup au bouche à oreille, ont eu un effet assez négatif.

## Le centre de jour en rééducation fonctionnelle



Le siège du centre de jour de Phénix, à Jambes

« Dès que les stagiaires sont dans cette maison, le but de l'institution est de leur dire 'On va t'offrir certaines choses, tu es le seul qui peux le faire mais tu ne peux le faire seul' », explique à ce sujet Leonardo Di Bari.

Abrité dans un bâtiment situé à Jambes, le centre de jour en rééducation fonctionnelle héberge principalement les personnes ayant décidé de prendre part, de près ou de loin, à cette « communauté thérapeutique » au sein de laquelle de nombreux services sont offerts. Guidances médicales, sociales, psychologiques, groupes de parole, ateliers (horticulture, bâtiment, ébénisterie, cuisine, hygiène...) sont ainsi mis à disposition des stagiaires qui décident donc, pour certains, de passer du temps ensemble, dans cette maison, pour lutter contre leur(s) assuétude(s). Des stagiaires qui étaient une vingtaine lors de nos visites chez Phénix et qui peuvent aussi bénéficier du travail du « service insertion », également

présent dans les locaux de Jambes (cfr. infra).

Principalement financé par l'Inami, les services de guidance et de groupes de parole accueillent des personnes « qui peuvent ne venir que pour un entretien individuel psycho-médico-social ou bien d'autres qui viennent pour y rester un peu et acceptent l'approche communautaire », d'après Leonardo Di Bari. Mais que signifie ce « un peu » ? Initialement, le séjour est établi sur base d'un contrat de trois mois avec une présence tous les jours de la semaine. « Le but du service est bien sûr que les stagiaires soient présents le plus souvent possible, explique Leonardo Di Bari. Plus on voit une personne, plus on peut voir pourquoi elle se drogue et comment l'aider à mieux surmonter des obstacles sans avoir recours à un produit. Dans ce cadre, cinq jours par semaine, c'est l'idéal. Mais beaucoup de stagiaires veulent commencer par trois jours et n'ont pas, au début, la motivation pour débiter par un séjour plus long. Ce que nous acceptons. Il ne s'agit pas qu'ils 'pètent un plomb' en commençant trop fort. » Un point de vue que l'on peut également appliquer à la consommation de drogue par les stagiaires. Si l'abstinence est le but avoué, celle-ci n'est pas toujours au rendez-vous, du moins au début du séjour... « Il existe une forme de tolérance. Nous nous rendons bien compte que c'est un critère exigeant, continue Di Bari. Et ce même s'il est clair que pour Phénix à proprement parler, il n'est pas question d'être sous consommation lors de la journée passée chez nous, de 9h00 à 17h00. »

Tous les mois, une évaluation de la situation est faite par l'équipe et les stagiaires eux-mêmes. L'occasion pour eux de se situer et d'estimer la phase (I, II ou III) dans laquelle ils se trouvent. Un exercice lourd de signification quant à leur évolution et qui est visiblement pris très au sérieux puisque nous avons eu l'occasion d'assister à l'une d'entre elles où l'on pouvait entendre les mouches voler alors que les stagiaires s'appliquaient sur leur feuille. Il faut dire que les éducateurs ne sont jamais loin. Bien encadrés, les stagiaires bénéficient ainsi chacun, dans l'idéal, des services d'un accompagnateur et d'un assistant social. De manière plus globale, la cohabitation avec d'autres pensionnaires semble également avoir des effets positifs. « Les stagiaires s'expriment, une complicité et un soutien s'installent. Il y a autre chose que le 'produit' qui commence à entrer en ligne de compte. Ils parlent beaucoup d'eux », s'enthousiasme Youssef, responsable « maison » (ndlr : de la vie en communauté).

Néanmoins, le temps passé à Phénix peut se prolonger bien plus que ces trois mois initiaux. Comme nous l'avons dit en introduction, le séjour à Phénix peut aller « de quelques semaines pour certains à des années pour d'autres avec parfois fois de longues périodes d'absence suivie de retours ». Des propos que confirme Youssef. « On peut bien sûr s'en tirer, la motivation est là chez beaucoup d'entre eux. Mais quant à parler du temps que cela risque de prendre... Surtout lorsque l'on considère la réalité des choses, leur réalité. Les stagiaires ont tendance à vouloir tout trop vite... » Lisez : certains s'en vont avant d'être prêts et font parfois l'aller-retour entre l' « extérieur » et Phénix.

Une situation à laquelle il nous a été donné d'assister lors d'un groupe de parole au cours duquel l'un des stagiaires venait d'annoncer qu'il avait trouvé un travail et qu'il quittait Phénix. Une bonne nouvelle a priori mais qui n'enchantait pas Marcel, éducateur spécialisé. « Je pense que tu n'es pas prêt à sortir, lui dit-il. Cela s'était déjà passé comme cela la dernière fois et tu avais replongé après deux jours. Fais attention au dehors... » On le voit, le « dehors » semble être quelque chose de dangereux pour les stagiaires de Phénix. Au sein de la structure, ceux-ci sont « protégés », pris en charge, encadrés. Au dehors, c'est la tentation, une fois seul, de toucher à nouveau au « produit » qui guette au coin de la rue. Un cauchemar, pour certains, qui se répète tous les soirs puisque, comme son nom l'indique, le centre de jour prend en charge les stagiaires de 9h00 à 17h00. Après, c'est la solitude et la peur pour beaucoup. Au cours du même groupe de parole auquel nous avons assisté, et qui se déroulait le soir, il était patent d'observer ce que la perspective d'être livré à soi-même inspirait aux participants.

« Cette question est LE gros problème pour moi, déclare à ce propos Youssef. Après 17h00, nous n'avons aucune prise, et il est parfois compliqué pour les stagiaires d'importer, chez eux, le cadre qu'ils reçoivent ici. C'est parfois même encore plus difficile lorsqu'ils n'ont pas de logement et qu'ils se font héberger chez des amis, eux aussi souvent toxicomanes. Là, c'est parfois la débandade. C'est pourquoi il convient de prendre le pouls de la situation après, en réunion de groupe le matin. » Des matins où il n'est pas rare de voir arriver un stagiaire sous consommation. Dans ce cas, il sera mis à l'écart du groupe, histoire de le faire réfléchir.

« C'est ce que nous appelons la confrontation, précise Leonardo Di Bari. Elle doit être comprise comme une façon d'être en relation avec autrui afin de résoudre des conflits grâce à des questions qui portent sur les comportements régressifs (non respect de soi ou d'autrui) que les stagiaires adoptent pour se sentir moins mal. Pointer ces « écarts » permet à la personne de prendre conscience d'elle-même. Cela doit lui permettre une prise de contrôle sur ses propres ressources. Nous nous plaçons du côté de la personne libre pour qu'elle mette en œuvre, si elle le juge nécessaire, des stratégies optimales pour changer. Cela doit se concevoir dans un contexte d'empathie et de compréhension. »

Dans ce contexte, le « déni » tend souvent à prendre le pas sur la volonté des stagiaires. « Le déni est un des problèmes qui prend également de la place, continue Youssef. Il faut beaucoup de temps pour arriver à cadrer ça. Le cas typique, c'est le consommateur d'héroïne qui arrête de se piquer mais qui boit énormément. Il dit qu'il n'est plus consommateur alors qu'il a juste changé d'assuétude. » Un constat qui illustre également le problème de beaucoup de stagiaires, souvent porteurs de ce qu'on appelle ici un « double diagnostic ». « Beaucoup cumulent une série de problèmes, note Youssef. Bien souvent des problèmes psychologiques et d'assuétude. »

Néanmoins, malgré ces points communs, les profils en présence sont aussi et surtout bien différents. « Il est clair que nous avons toutes sortes de profils, acquiesce Youssef. Ce qui les lie, c'est leur dépendance et la perte de contrôle sur leur vie. » Une perte de contrôle qui « coupe » les stagiaires, littéralement, de leurs émotions. « Pour les stagiaires, il n'y a que la consommation et le produit qui importent, nous dit Didier. Ce qu'il faut faire, mais qui est compliqué, c'est de les réorienter vers un objectif, vers la réalité, les reconnecter progressivement à leurs émotions. Quand on arrive à « éliminer » les problèmes dus à la consommation et au produit, on peut accéder aux problèmes « originels ». C'est dur, il faut que la personne y croie et qu'il y ait beaucoup de motivation. Il y a beaucoup de déceptions. Les toxicomanes sont des gens méfiants, qui ne veulent pas être déçus, ou décevoir, à nouveau. »

Une déception qui peut être d'autant plus grande qu'une autre forme de dépendance peut, à l'occasion, se développer : celle à l'encontre de Phénix. Si on en parle comme ça, au détour d'un couloir, ce sujet sera évoqué à de nombreuses reprises lors de notre séjour dans la structure, même s'il ne s'agit pas ici, apparemment, d'un problème primordial. Néanmoins, la question est notamment revenue sur la table lors de la fameuse réunion clinique, « cœur du travail », notamment du centre de jour, selon Youssef. Une réunion clinique qui, comme son nom l'indique, permet de faire le point sur la situation clinique des stagiaires. Une réunion à laquelle nous avons pu assister et qui regroupait, ce jour-là, Leonardo (direction), Youssef (centre de jour), Marjorie (service mesures judiciaires alternatives), Didier (service accueil), Jonathan (éducateur spécialisé, formateur cuisine), Séverine (service accueil), Laurence (service famille) et Antoine (service insertion). Antoine qui évoquera ainsi le cas d'une stagiaire pour qui la consommation était un moyen de rester à Phénix parce qu'elle n'a rien à côté. Des propos qui seront confirmés par Didier. « Pour elle, être alcoolique, c'est rester à Phénix. C'est être protégée et prise en charge sans assumer sa vie d'adulte. »

Consciente de cette possibilité, Phénix affirme s'appuyer sur ses outils pour remédier au problème. « La confrontation, les évaluations mensuelles ou encore les entretiens individuels permettent de remédier à ce genre de situation, explique Leonardo Di Bari. Autre chose, les stagiaires en phase II ou III sont mis dans des fonctions à responsabilités, notamment envers les autres stagiaires et surtout envers eux-mêmes. Un mécanisme qui les encourage à adopter une attitude d'adulte responsable et leur montre qu'ils sont bien capables d'assumer leur vie d'adulte sans avoir recours à un produit. »

## Le service insertion

Le service insertion constitue la troisième étape du parcours des stagiaires à Phénix. Censé offrir accompagnement social, formations et ateliers, ce service offre une sorte de « pied à l'étrier » permettant au stagiaire de se « remobiliser » par l'entremise, notamment, d'une mise en place d'un projet socioprofessionnel et de la participation à une série d'ateliers.

« Les stagiaires se retrouvant dans le service insertion sont en phase II ou III. Dans leur cas, pour que le travail soit effectif, la remise en ordre sociale de ces personnes doit être en place. À partir de cela, nous axons notre travail sur la

rédaction de curriculum vitae, l'emploi et la formation », déclare Antoine, assistant social et référent du service insertion. Néanmoins, on l'a dit, il s'agit plus ici d'un « pied à l'étrier » que d'une véritable ambition de mise à l'emploi, même si ce cas de figure est bien entendu possible. « Nous avons notamment des partenariats avec des EFT (entreprises de formation par le travail), continue notre interlocuteur. En ce qui concerne des stagiaires plus jeunes, nous travaillons également sur une reprise des études, notamment par le biais des Cefa (Centres de formation en alternance) ou des établissements scolaires traditionnels. »

Si on en est à parler de difficulté, de pied à l'étrier, c'est que les profils des stagiaires présents au service et qui signent des conventions de trois mois renouvelables sont souvent assez difficiles, même s'ils comportent de grosses différences d'une personne à une autre. « Il est clair que l'on se trouve en face de personnes qui présentent de grosses différences en ce qui concerne leur niveau de compétence. Certaines ne savent pas lire alors que d'autres sont porteuses de licences. Mais globalement, l'insertion est quelque chose de compliqué à travailler, continue Antoine. Les stagiaires sont confrontés au produit tous les jours. Il y a tout de même un gros pourcentage de rechute et parmi ceux qui s'en sortent, certains risquent encore de se casser la figure. Tu as quelques fois l'impression de pédaler dans la choucroute... La route vers l'abstinence est un chemin long, difficile et semé d'embûches. Il est important pour les travailleurs de croire en l'Homme, d'avoir une vision humaniste. Le changement est toujours possible. Chaque personne avance à son rythme. Nous devons en tenir compte », enchaîne-t-il, avant d'ajouter, en écho à ce qui avait été dit par rapport à la « dépendance » à Phénix lors de la réunion clinique, « le vrai challenge, c'est arriver à ce que le stagiaire prenne vraiment son autonomie. Il est important que la personne puisse transposer les acquis de son programme thérapeutique à l'extérieur. Il est évident que ceux-ci doivent être adaptés à la vie de tous les jours. Cela fait partie du travail de préparation du stagiaire vers la 'sortie'. »

Une question sur laquelle Leonardo Di Bari pose un regard clair. « Je pense vraiment qu'il est utopique de croire qu'en trois mois on puisse accompagner une personne dépendante depuis plusieurs années vers l'autonomie. Mais nous nous donnons un an en moyenne pour l'amener vers l'expérience de l'abstinence. Et si, dans plusieurs cas, nous avons volontairement laissé un stagiaire en phase I plus longtemps que prévu, sur base de son comportement, c'est que notre expérience nous a montré que cette même personne aura plus de facilités à assumer son passage en phase II si les critères de la phase I ont bien été respectés. »

Pour les y aider, les ateliers constituent un des moments importants de la vie à Phénix. Composés de quatre ou cinq stagiaires qui y sont intégrés en général pour une durée d'un mois (avant de passer à un autre atelier pour une durée comparable), ceux-ci couvrent des domaines aussi variés que l'horticulture, la construction, la menuiserie, la cuisine ou encore l'hygiène. But de l'opération : réapprendre aux stagiaires à travailler en groupe, à mettre en place des projets, à les faire aboutir. Et effectivement, pour y avoir participé l'espace d'une journée (nous y reviendrons) ces ateliers semblent vraiment apporter quelque chose aux stagiaires, également en termes de dynamique collective.



## Dynamique

### Une asbl qui a grandi vite

Néanmoins, aborder cette question du service insertion et des ateliers revient également à « mettre le doigt » sur les interrogations qui traversent actuellement Phénix. Etapes, phases, parcours, services... Certains des travailleurs à Phénix nous feront part d'une certaine confusion existant entre les différents services, ces différentes notions, claires sur le papier mais un peu plus floues, selon eux, dans la pratique.

« Pour moi, la question à l'heure actuelle, c'est de savoir ce que sont vraiment une phase I, II ou III. Qu'est ce qui les différencie ? Je pense qu'il est important que les différentes phases se sentent appartenir, quelques fois, à quelque chose de 'différent'. Il faut des moments privilégiés pour tous, selon la phase dans laquelle les stagiaires se trouvent », réfléchit Antoine qui fait remarquer que l'équipe a depuis quelques temps entamé un travail de réflexion par rapport à cette question. « Le but était de clarifier les étapes du programme. Comme nous l'avons déjà souligné, la problématique de la dépendance est très compliquée. L'insertion dans un centre tel que le nôtre passe par une construction et une reconstruction de la personne, tant du point de vue de la santé physique, mentale et comportementale, que du point de vue sociétal. En effet, le processus d'insertion socioprofessionnelle n'est pas envisageable tant que les besoins primaires de l'être humain ne sont pas rencontrés. Ainsi, avant d'aborder le projet d'insertion professionnelle et le processus global d'abstinence de l'individu, il est nécessaire de régler un certain nombre d'autres difficultés telles que le logement, les dettes, les droits sociaux, l'hygiène, les relations familiales ou encore la justice. Dans ce contexte, les objectifs du programme (Centre de jour en rééducation fonctionnelle et service Insertion) ciblent le domaine de la santé physique et mentale, le domaine social et enfin le domaine de la formation. Le défi de l'insertion d'un public toxicodépendant réside dans l'étroit lien à faire et à réajuster entre le processus thérapeutique et le processus d'insertion socioprofessionnelle, qui est long et doit toucher toutes les sphères de la vie. »

### Différenciation du public

Cette question de différenciation du public, on la retrouve également dans le fonctionnement du service insertion. En effet, nous l'avons dit, ce service bénéficie à la base d'un financement du ministère de l'intégration sociale pour développer un partenariat avec le CPAS de Namur (une convention est développée dans ce sens). Dans ce contexte, Antoine est d'ailleurs payé et dépêché par le CPAS à Phénix. « Le but à la base est d'amener le public du CPAS (qui bénéficie donc du revenu d'intégration sociale) rencontrant une problématique de dépendance vers Phénix, précise Antoine. En effet, sans un accompagnement spécifique, la mise en place d'un projet de vie est difficile, voire impossible. Cependant, dans le cadre de notre mission, nous sommes amenés à travailler avec toutes les personnes qui fréquentent l'institution (chômeurs, mutualistes, personne aidée par un autre CPAS, étudiant, salarié...). Nous faisons d'ailleurs une permanence hebdomadaire au CPAS de Namur dans cette optique afin d'aller à la rencontre des assistants sociaux. » On le voit, le CPAS oriente donc une partie de son public vers Phénix et permet la mise en place des ateliers. Un euro par heure prestée, en plus du minimex, est de surcroît proposé aux stagiaires.

Là où le bât blesse, c'est que, dans ce contexte, Antoine, dépêché par le CPAS, est amené à s'occuper de tous les stagiaires en insertion de Phénix et pas seulement de ceux émergeant au CPAS et bénéficiant donc du RIS. « Il y a de plus en plus de personnes qui arrivent ici et qui nous parlent directement de recherche d'emploi, nous dira d'ailleurs Antoine. Cela est dû à la pression de plus en plus forte qui s'exerce sur eux du fait de l'activation des chômeurs ». Dans ce contexte, une certaine confusion semble également s'être installée à ce niveau. « Cela pose en effet la question de savoir si Antoine peut s'occuper de tout le monde, admet Leonardo Di Bari. J'ai pensé qu'un travailleur dépêché par le CPAS pouvait être considéré comme un travailleur de Phénix. Mais cela va peut-être être remis en cause. Cela fait partie des discussions actuelles. »

Des discussions qui portent donc sur le financement (un subside particulier peut-il servir à toute la structure ?) mais pas uniquement. En effet, plus globalement, les interrogations au sein de l'équipe semblent se focaliser sur la manière de fonctionner « généraliste » de Phénix, sur le fait de considérer la structure comme un tout. Dans ce contexte, la polyvalence, demandée à l'équipe, est également citée comme un autre problème. « À l'heure actuelle, on nous demande d'être polyvalents. Ce qui est assez fatiguant. Pendant un temps, cela peut amener à des résultats positifs, on fait plus que ce qu'on ferait autrement, mais au bout d'un moment, cela casse. Si le psy joue à l'éducateur et que l'éducateur joue au psy, cela ne fonctionne pas », nous dit à ce propos Didier.

On le voit, les questionnements sont nombreux. En fait, de l'avis général, Phénix a grandi très vite. Trop vite peut-être. Dans ce contexte, un mode de fonctionnement qui pouvait être efficace dans une petite structure n'est peut-être plus approprié dans une asbl de la taille et de l'importance de Phénix. « Nous sommes effectivement dans une phase de remise en question, admet Léonardo Di Bari. On ne se regarde pas en chiens de faïence. Il y a du respect mais on peut parler de période de crise. Pour moi, ces questionnements illustrent le décalage culturel existant entre une approche psychopédagogique globale basée sur le groupe d'auto-aide et des formations plus académiques où chaque professionnel est spécialiste d'un aspect. La gageure est d'arriver à constituer une équipe cohérente, comprenant divers types de spécialistes (dans le domaine pédagogique, médical, social, psychologique, etc.) tout en faisant en sorte que 80% de leur énergie et de leurs compétences soient mises au service de la transmission de compétences existentielles, de vie, et de savoir-vivre sans que jamais ils ne se mettent à l'avant-plan tout en donnant aux stagiaires un rôle d'acteur principal. Les compétences de « spécialistes » servent pour les 20% restant, dans les cas où le groupe de stagiaires ne trouve pas de solutions. Il s'agit d'une culture professionnelle qui met des années à se construire et qui s'apprend par le contact avec d'autres équipes utilisant 'l'approche communautaire'. »

Concernant le constat sur les problèmes de fonctionnement, Di Bari précise « Nous avons mis le doigt sur certaines difficultés. Au début de l'histoire de Phénix, nous avons fonctionné comme une famille, avec peu de moyens. Nous nous rendons maintenant compte que nous fonctionnons à plein régime depuis des années, Phénix est devenu une 'grosse boîte'. Nous devons grandir. Il va y avoir des changements mais cela va être douloureux. »

## Pratiques et vécu

Une matinée d'ateliers comme les autres au centre de jour de Phénix. Dans le hall d'entrée, l'asbl accueille, un à un, les stagiaires pour cette journée qui s'annonce intéressante. Il faut dire que les ateliers, tout le monde en parle. Moment important de la vie de cette communauté thérapeutique, ces activités permettent à l'ensemble des stagiaires de s'oublier l'espace d'une longue matinée, dans un ensemble de tâches allant de l'horticulture à la menuiserie, le tout dans une ambiance assez décontractée mais néanmoins studieuse. Installé bien sagement dans sa cage près de l'entrée du jardin, un des lapins que l'asbl élève attend avec philosophie, un bout de salade en bouche, qu'on l'amène chez le vétérinaire alors qu'au-dessus de sa tête un tableau renseignant les humeurs (triste, en colère, calme, de bonne humeur, etc.) des uns et des autres se complète lentement. « Il s'agit pour les stagiaires d'arriver à identifier leurs émotions en ce début de journée, nous dit Marcel. C'est une chose qu'ils ont du mal à faire. Cela permet au staff d'identifier tout cela et de creuser. »



Identifier ses émotions

Un œil jeté sur le tableau et la porte du jardin passée, on ne peut s'empêcher d'ouvrir grand les yeux. Se déployant presque à perte de vue, ce qu'on appelle ici « le jardin » (il s'agirait plutôt d'un parc) a tout pour impressionner. Bien entretenu, il abrite de fait une foule d'endroits désignés par une petite pancarte. « Poulailier », « Le Pavillon chinois », « Potager ». Manifestement, les stagiaires de l'atelier horticulture ne chôment pas. Le résultat est visible. « Et c'est bien le but qui est recherché, nous dit Benoît, animateur de l'atelier en question. Dans un jardin, le résultat est directement visible. Il y a une valorisation. Quand ils font des semis, c'est de la création. Souvent, les stagiaires ne se rendent pas compte de ce dont ils sont capables. Si tu leur fait reprendre contact avec les plaisirs simples, non chimiques, c'est un plus. Etre dehors, bouturer, planter, s'occuper des animaux, c'est une allégorie de ce qu'il leur arrive. C'est une naissance et puis la vie... »

Deux d'entre eux sont justement en train de s'occuper du compost à l'autre bout du jardin. La tâche est manifestement ardue mais les deux travailleurs ne se plaignent pas. « C'est dur mais ça nous plaît, nous disent-ils. Cela nous apprend à travailler ». Mais surtout, plus globalement, ils s'épanchent sur leur séjour à Phénix. « À Phénix, on nous réapprend à attendre. Tout à Phénix est fait par écrit, dont nos demandes. C'est bien, c'est fait exprès, j'en suis convaincu, nous dit l'un d'eux. Quand on est toxicomane, on n'attend plus, on veut tout tout de suite. Ici, on réapprend. »

Néanmoins, son compagnon met un petit bémol à tout cet enthousiasme. « Je pense qu'il faut déjà être quelque part avant de venir à Phénix. Il faut déjà avoir effectué un chemin préalable. Si tu viens ici et que tu n'as pas déjà travaillé sur toi préalablement, c'est compliqué. Tu sors le soir après 17h00 et tu recommences. » La sortie, on y revient. Sujet de beaucoup d'angoisses, on l'a vu, elle peut aussi quelques fois se révéler positive. Comme cela se passe dans les ateliers

bâtiment. « Nous allons régulièrement travailler à l'extérieur, déclare Joël, animateur de l'atelier bâtiment. La plupart du temps, nous travaillons à Bonneville, un centre pour handicapés mentaux où nous effectuons des travaux en bâtiment mais aussi en horticulture. Ce qui permet notamment de développer la collaboration entre ateliers, chose qui n'est pas évidente tant les toxicomanes perdent l'habitude de parler avec quelqu'un. Souvent, au début, les stagiaires ne veulent pas sortir. Phénix, c'est un cocon protecteur. Mais une fois qu'on les pousse, qu'on leur montre qu'ils peuvent travailler toute une journée et qu'ils pensent à autre chose que la came, ils sont très contents. »

« Pousser » les stagiaires est donc très important. Les « confronter » aussi, si l'on en croit Joël. « Certains gars ne veulent pas se rendre à l'atelier hygiène, par exemple. Mais on les y met tout de même. Il faut qu'ils travaillent sur leur frustration. Nous faisons parfois exprès de les confronter afin de leur apprendre à ne pas se réfugier dans la drogue à la moindre frustration justement. Les phases II et III surtout. Les phases I, on a tendance à les chouchouter un peu. Mais plus anciens ils sont, plus on les confronte... »

De retour dans la maison, une odeur de nourriture se promène en longeant les murs. Des stagiaires s'affairent derrière les fourneaux, seuls, car l'animateur de l'atelier cuisine est malade. Une situation qui n'a pas l'air de les perturber puisque, un quart d'heure après, le spaghetti bolognaise est prêt. Attirés sans doute par le fumet qui se fait de plus en plus insistant, les stagiaires pénètrent progressivement dans la salle à manger. Pris en commun, le repas est un moment de convivialité qui a de plus le mérite de valoriser le travail effectué par l'atelier cuisine et l'atelier horticulture dont beaucoup des produits, cultivés de manière biologique pour la plupart, sont utilisés pour mitonner les petits plats servis. Si le but n'est pas de fonctionner en autosuffisance, des lapins destinés à la casserole seront bientôt élevés chez Phénix... Un projet constructif de plus.



Le pavillon chinois

Le «jardin» de Phénix



## Prospective

Outre les considérations déjà évoquées quant au débat interne qui agite Phénix, la structure a dû faire (et fait encore) face à un certain nombre de défis qui touchent plutôt ici à l'aspect financier de son activité. Ainsi, une convention s'est arrêtée en juin 2010. Ses effets ayant quant eux pris fin au 31 décembre 2010. La convention cadre CPAS/Forem dont Phénix était partie prenante et qui permettait au service insertion, outre d'accueillir des demandeurs d'emplois « immunisés » (ne pouvant plus faire l'objet d'une activation) du Forem et connaissant des problèmes de drogue, imposait de faire de la place à des bénéficiaires issus de six autres CPAS en plus de celui de Namur.

Attention, aujourd'hui il est bien évidemment permis pour des stagiaires non-issus du CPAS de Namur d'intégrer le service insertion. Mais ils ne peuvent dès lors pas bénéficier d'une série d'avantages que ce même CPAS octroie aux stagiaires de Phénix émargeant de ses services : un euro par heure de formation prestée, des frais de déplacement, une place en crèche pour un éventuel enfant. Autant de plus dont pouvaient bénéficier les personnes issues des « six autres CPAS » du temps de la convention cadre CPAS/Forem et dont ils ne pourront plus profiter maintenant. Sans compter l'équivalent temps-plein que finançait la convention qui est, lui aussi, envolé pour Phénix.

Cependant, de manière plus globale, une autre convention, bien plus importante celle-là, faisait parler d'elle au moment où nous avons séjourné à Phénix : la convention passée avec le ministère de l'Intégration sociale, qui pèse quant à elle pour dix équivalents temps-plein. En avril 2010 déjà, Phénix s'était inquiété de la reconduction de cette convention, au point d'organiser un battage médiatique qui avait vu Philippe Courard (PS), ministre fédéral de l'Intégration sociale, s'engager à trouver une solution. Avant que la chute du gouvernement fédéral et la longue période de latence qui a suivi ne vienne mettre son petit grain de sel dans le dossier.

Si aujourd'hui (ce Labiso a été clôturé en janvier 2011), la situation paraît avoir évolué favorablement (Phénix aurait reçu l'assurance que la convention serait reconduite), rien d'officiel n'était encore arrivé au moment où nous bouclions ce cahier...

## Pour en savoir plus

### Contact

Asbl Phénix  
Service accueil  
Rue Basse Neuville 17 à 5000 Namur  
Tél.: 081 22 75 17

Asbl Phénix  
Centre de jour en rééducation fonctionnelle  
Avenue Bourgmestre Jean Materne 165 à 5100 Jambes  
Tél.: 081 22 56 91  
Site : <http://www.asblphenix.be>

Crédits illustrations (sauf illustration « Le siège du service accueil de Phénix, à Namur ») : © Julien Winkel

Tableaux et illustration : « Le siège du service accueil de Phénix à Namur » : © Asbl Phénix

## La lecture de ce Cahier vous donne envie de réagir?

Labiso.be est un espace interactif. Sur le site Internet <http://www.labiso.be>, vous trouverez un forum qui vous permettra de déposer vos impressions de lecture. Réactions à chaud? Avis divergeant sur une idée défendue par cette expérience? Projets semblables à mettre également en évidence? Liens à faire avec l'actualité? Témoignage?

N'hésitez pas. Le micro vous est ouvert...

## Le laboratoire des innovations sociales et de santé c'est :

### Écrire pour décrire son projet dans l'action sociale et la santé

Présenter son action au delà d'un rapport d'activités, d'un dossier de subvention ou d'une prise de parole publique, c'est une manière de se positionner autrement par rapport à l'extérieur, de décrire ses pratiques professionnelles sous un autre jour. C'est aussi s'extirper du quotidien et prendre le temps de la réflexion : qui est-on, que fait-on, quel sens a l'action... ?

L'équipe de journalistes de Labiso propose cette démarche d'écriture voire même de co-écriture. Concrètement, en fonction des attentes et de la disponibilité des équipes, plusieurs scénarios peuvent naître de la rencontre avec un journaliste spécialisé. Rédaction par nos soins sur base d'entretiens et de documents, accompagnement dans l'écriture d'un membre de l'équipe tenté par le travail, écriture à quatre, huit ou douze mains, mise en valeur de productions internes... Tout est possible.

### Éditer dans une collection de livres numériques

Avec Labiso, la démarche d'écriture se prolonge et se matérialise en une publication d'un livre numérique, partie d'une collection de « cahiers ». Ces petits bouquins, téléchargeables gratuitement sur Internet, peuvent être imprimés, lus à l'écran, compulsés à l'envi. La Toile offre l'avantage d'occuper un espace d'expression et de visibilité aux possibilités infinies. Les cahiers numériques sont recyclables sur n'importe quel site web et d'une formule plus souple que les éditions papiers. Même si l'accès aux nouvelles technologies et à Internet n'est pas encore égal pour tous, investir cet espace d'expression c'est aussi être au plus près des nouvelles réalités sociales, des nouveaux besoins, des nouvelles formes de pauvreté

### Échanger pour s'inspirer, décroisonner, innover

L'ambition est là : favoriser l'échange sur les pratiques et le décroisonnement entre professionnels, stimuler les démarches innovantes. Une fois sur la Toile, les effets des « cahiers » sont entre les mains des équipes et des lecteurs. Si les équipes ont trouvé intérêt à faire le point, ont modifié leurs pratiques ou déterminé un nouveau projet..., les lecteurs eux, peuvent faire des liens entre différents types d'interventions, s'interroger sur les modèles et, nous le souhaitons, s'interpeller les uns les autres. C'est en tout cas loin des codes de « bonnes pratiques », des grands' messes institutionnelles, que Labiso propose le premier terme de l'échange.

## Labiso cela peut aussi être :

Certains services, certaines associations ont fait le pari de l'Internet comme outil de visibilité, de travail en réseau, d'échanges sur les pratiques. Ils sont conscients des énormes possibilités que leur offre la Toile : devenir émetteur/producteur et non plus seulement consommateur/récepteur.

Le recours aux nouvelles technologies de la communication est conçu ici comme un outil au service du travail social et de ses travailleurs.

Si la démarche de Labiso montre des effets très positifs, elle est aussi de celles qui nécessitent une adaptation continue, un questionnement permanent, notamment du fait du support qui la sous-tend. Un support, l'Internet, dans lequel il est intéressant que les professionnels de terrain des secteurs de l'aide aux personnes investissent pour l'alimenter de contenus pertinents et mobilisateurs.

Contacts Labiso : [Labiso@texto.be](mailto:Labiso@texto.be)

Tél. : 02 541 85 26/28.